

PRO FRIBOURG

Septembre 1986

Trimestriel N° 70

CENTRE FRIBOURGEOIS DE
DOCUMENTATION PEDAGOGIQUE



Bilinguisme: Domaine en friche

Sommaire

p. 4	Bilingue: un peu, beaucoup, à la folie	Claudine Brohy
6	Les stéréotypes ont la vie dure	Gérard Bourgarel
7	Purisme français et laisser-aller allemand	Claudine Brohy
9	Pourquoi le bilinguisme est-il un problème	Claudine Brohy & Jean Widmer
12	Le bilinguisme au travers des médias	Gérard Bourgarel
15	"Coupure" linguistique: Foin des ravaudages	Maya Loeliger
17	Le témoignage d'un alémanique	Walter Tschopp
25	Un point de vue francophone	Gérard Bourgarel
29	Un vécu fribourgeois	Jean-François Thilo
31	Rencontres soleuroises	Maya Loeliger
33	En bref	
34	Nos prochaines publications	

Crédit photographique:

Eliane Laubscher, Fribourg: p. 27. Primula Bosshard, Fribourg: p. 36

Dessins:

Nous devons à Pécub le sel de ses commentaires dessinés : Merci !

Deux dessins (en p. 9 de "Mixte" et en p. 15 de "Zaech", sont tirés de la revue Zomar de Bienne, No 12 de décembre 1979 qui présentait un remarquable dossier sur le bilinguisme. Le dessin de couverture est du peintre genevois Jean Roll: il a été publié en 1947 dans les "Cahiers de la Saison" et repris dans le dossier culturel consacré à Fribourg par le Journal de Genève du 1er juin 1968.

=====

Ce cahier a reçu le soutien financier de la Fondation Walter et Ambrosina Oertli à Zurich qui consacre ses efforts à une meilleure compréhension entre les diverses communautés de notre pays.

=====

Imprimerie Mauron + Tinguely & Lachat S.A. Fribourg

Tirage: 4'200 ex.



PRO FRIBOURG

Secrétariat: Stalden 14, 1700 Fribourg

CCP 17 - 6883-3, Fribourg

Cotisation:

Ordinaire: 28 fr.; de soutien 38 fr. avec l'édition de langue allemande (4 numéros par an) supplément 14 fr. Tarif réduit: 18 fr. (étudiants, apprentis, 3^e âge)

Le langage qu'un homme parle est un monde dans lequel il vit et agit; il lui appartient plus profondément, plus essentiellement que la terre et les choses qu'il nomme son pays.

Romano Guardini.

Dossier: Bilinguisme, domaine en friche

Parler du bilinguisme, c'est aborder un sujet tabou. L'opinion encore assez répandue est que moins on en parle, mieux cela vaut... Car, sur ce thème, il y a, d'un côté comme de l'autre, des extrémistes. Mais il y a surtout de réels problèmes qui ne seront pas résolus par le silence.

Notre situation frontalière fait que, pour les uns, nous sommes un avant-poste de la latinité et, pour un peu, une citadelle à l'orée du "désert des Tartares"... Pour d'autres, nous sommes une ville-pont offrant de merveilleuses possibilités, bien peu utilisées, de contacts entre deux cultures. Et, de fait, le bilinguisme vécu à Fribourg est un bilinguisme de parallélisme plus que d'échanges. A priori, plus encore dans les milieux intellectuels que dans le cadre populaire, où tout se passe en souplesse, au point qu'on va jusqu'à dire qu'on y parle indistinctement le français et l'allemand... le "bolze" étant l'illustration pittoresque d'un mélange savoureux des deux langues.

Ce cahier complète celui de "brennpunkt"* sur ce même thème. Le caractère bilingue de notre équipe rédactionnelle permet cette approche différenciée. Nous donnons la parole aux spécialistes et nous apportons des témoignages vécus, étant, par la force des choses, voués à vivre ensemble.

Notre vœu est de dépassionner le débat, de le démythifier avec pour seul but, de contribuer à la longue, à ce que chacun/e se sente à l'aise dans cette ville, quelle que soit la langue et la culture à laquelle il/elle participe.

Évitons les faux problèmes: l'enjeu véritable n'est-il pas que notre langue, notre culture soient vivantes. Car c'est bien cela qui est menacé, non pas tant de l'extérieur, mais du dedans. Que ce bien commun, que tout ce système de références vienne à s'appauvrir, à perdre sa signification, à se diluer, voilà le vrai danger.

La culture, la langue de l'autre, pourvu qu'elle garde sa vitalité - et donc sa capacité évolutive - c'est au mieux un stimulant, au pire un défi.

G. Bourgarel

*) Vous pouvez jouer le jeu d'un bilinguisme actif: sur simple demande à notre secrétariat, Stalden 14, vous recevrez ce cahier de "brennpunkt" intitulé "Ist Freiburg zweisprachig ...oder bilingue ?"

Bilingue: un peu, beaucoup, à la folie

par Claudine Brohy

Le bilingue n'est ni un ordinateur à double terminal, ni un terminal commun à deux ordinateurs.

La nécessité est la mère du bilinguisme.

Tu sais, bilinguisme signifie que tu dis deux fois la même chose, une fois tu comprends ce que tu dis et l'autre fois pas.

Ces définitions sont des boutades, bien sûr, mais elles démontrent clairement la difficulté de définir les termes de bilingue et bilinguisme. Pour une fois, la notion populaire du terme n'est pas beaucoup plus imprécise que celle des scientifiques. Voyons donc ce que ceux-ci entendent par ce terme si ambigu.

D'abord, il convient de distinguer entre trois niveaux de bilinguisme: le bilinguisme individuel, de groupe et institutionnel. Le bilinguisme individuel est le résultat d'émigration individuelle, par exemple; le bilinguisme de groupe est la conséquence d'immigration massive ou de colonisation, tandis que le bilinguisme institutionnel d'un état, d'une ville ou d'une région garantit l'unilinguisme de ses citoyens. Dans une situation de bilinguisme frontalier, telle qu'on la vit à Fribourg, on rencontre les trois types de bilinguisme.

A partir de quand ou de quel niveau de compétence peut-on parler de bilinguisme? Notons ici que l'on peut très bien remplacer ce terme par multi- ou plurilinguisme, la différence n'étant que quantitative et non qualitative.

Depuis les balbutiements de la recherche dans le domaine du bilinguisme qui se situe au début du siècle, l'op-

tique restrictive a passablement changé. Si, jadis, était considérée bilingue toute personne maîtrisant parfaitement deux langues (mais qui peut se vanter de posséder parfaitement une seule langue?), on s'accorde généralement aujourd'hui à considérer le bilinguisme comme un phénomène relatif, tout comme on ne commence pas à parler d'intelligence qu'en rapport avec des génies. D'ailleurs, il y a certainement presque autant de définitions que d'enquêtes mesurant le degré ou les effets du bilinguisme. Récemment, le concept a été étendu, on parle de bilinguisme actif, qui comprend la production orale et écrite dans deux langues, et de bilinguisme passif, qui comprend la compréhension orale et écrite.

Les scientifiques ne s'accordent pas plus quant au moment requis de l'apprentissage des deux langues. D'aucuns se bornent à considérer bilingue toute personne ayant été en contact avec deux langues dès la prime enfance (bilinguisme précoce), d'autres mettent la limite à l'entrée à l'école, d'autres ne posent aucune limite d'âge. Populairement, on a tendance à poser comme condition l'apprentissage des deux langues en bas âge, le fait de parler deux langues "sans accent" étant un critère très important.

Il n'y a donc pas un seul bilinguisme, mais des degrés de bilinguisme. Sera considérée bilingue équilibrée toute personne ayant des compétences à peu près égales dans deux langues, ce qui n'est toutefois pas la norme. Des études ont démontré que plus un bilingue était équilibré, plus il participait à deux cultures et pouvait donc être considéré de biculturel. On peut également cerner le bilinguisme sous l'angle de l'identité, selon une autre définition du terme, le bilinguisme aurait une identité partagée. D'après l'hypothèse pathologique du début et du milieu du siècle, les bilingues auraient un quo-

tient d'intelligence plus bas que les monolingues, auraient un caractère plus faible et une tendance à la schizophrénie. Les résultats d'enquêtes qui corroborèrent ces prémisses étaient dus à un maniement inadéquat des variables sociologiques.

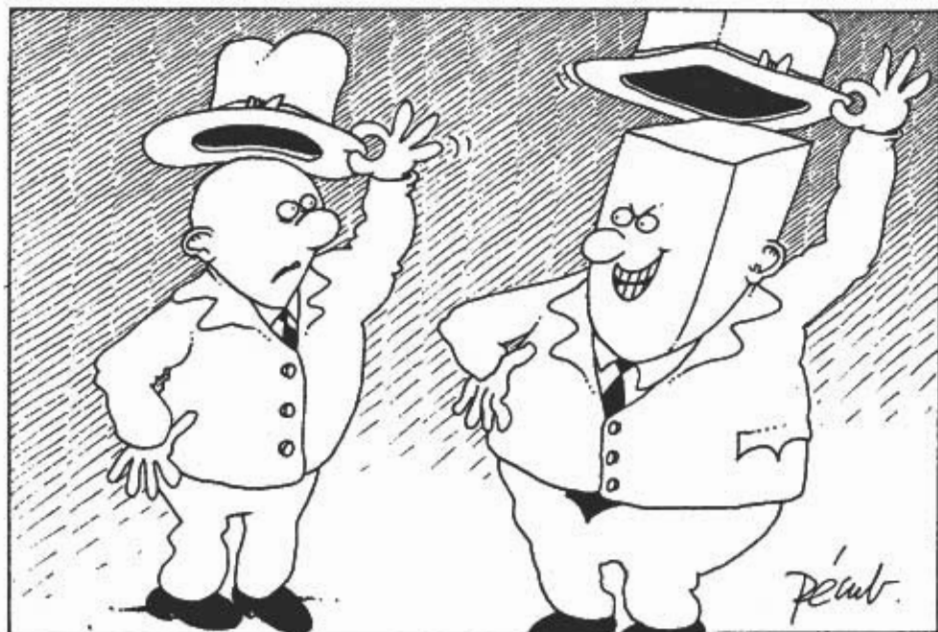
D'après les recherches du côté américain et canadien de ces trois dernières décennies, le bilinguisme aurait plutôt des conséquences favorables sur le développement et n'est qu'un défi supplémentaire de la vie quotidienne qui touche près de la moitié de l'humanité.

Claudine Brohy.



Rien que de très naturel ...

Les stéréotypes ont la vie dure...



Ils ont beau être nourris de simplismes, de préjugés, pour ne pas dire de bêtise, ils sont si tenaces que ceux-là mêmes qui en sont la cible finissent par les adopter... Ainsi, les Suisses allemands se voient eux-mêmes comme des gens travailleurs et un peu lourdauds face aux Romands plus légers et sachant mieux vivre.

Au fait, pour rester dans les stéréotypes, êtes-vous si convaincu qu'un bon Vaudois soit tellement plus v--i--f qu'un Bâlois ?

La barrière de "röstis" n'a guère plus de consistance: on mange partout des pommes de terre rôties et "röti" et "rösti" ont la même étymologie ...germanique.

Conserver la pureté de sa langue est une chose, et purger son langage des stéréotypes en est une autre, tout aussi salutaire. Chacun/e peut ainsi contribuer à combler, dans le respect des différences, ce "fossé" dans lequel, selon le mot de Paul Budry *, il aura coulé "autant d'encre que d'eau".

*) in "le retour des Alémanes" paru en 1942 dans les "petites Feuilles" et repris par la revue Zomar en décembre 1979.

Purisme français et laisser-aller allemand

Quelques thèses pour élucider un problème

La langue maternelle est un outil de communication et d'identification à un certain groupe, la communauté linguistique. Celle-ci ne nous donne pas seulement des prescriptions quant à l'usage de la langue, mais nous fournit des calques d'attitudes envers notre langue maternelle et celle d'autrui. Donc autrement dit: par le biais de la langue maternelle, nous jugeons la valeur des langues, ce qui nous amène à un certain comportement langagier. Dans un milieu bilingue, par exemple, une valorisation excessive de la langue maternelle accompagnée d'un dénigrement des autres langues produit l'ethnocentrisme, le contraire provoque l'assimilation rapide. Si les attitudes et le comportement envers une langue sont teintés d'individualité, on peut néanmoins observer des traits communs à toute une communauté linguistique.

Que se passe-t'il donc concrètement dans un environnement où deux langues se côtoient et s'imbriquent ? Si les attitudes et la perception des normes linguistiques sont perçues d'une manière différente par les deux groupes, de sérieux problèmes de cohabitation peuvent en découler. C'est le cas de la ville de Fribourg où deux langues avec une histoire très différente sont obligées de s'entendre et de s'écouter. Comparons donc brièvement le développement de ces deux idiomes.

Dans le cas du français, François Ier proclama par l'Edit de Villers-Cotterets (1539) le francien, dialecte de la partie centrale du territoire, seule langue officielle de son royaume. Pour fortifier, codifier et normaliser cette langue, Richelieu fonda en 1635 l'Académie Française. On entreprit en 1549, la "Défense et illustration de la langue française" (par Joachim du

Bellay). Suivant un idéal de "bel usage", celui de la Cour et des élites aristocratiques et bourgeoises, certains cercles travaillèrent à purifier la langue française "des ordures qu'elle a contractées ou dans la bouche du peuple, ou dans la foule du Palais, ou dans les impuretés de la chicane, ou par le mauvais usage de courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant et de ceux qui disent bien dans les chaires ce qu'il faut dire mais autrement qu'il faut". Dès ce moment, le français progressa rapidement au détriment des parlers locaux. Au XVIIIe siècle, le français devint la langue des élites culturelles et politiques européennes jusqu'à ce que l'anglais prit la relève au XIXe. Le pouvoir centralisateur parisien a fait de l'unité de la langue le fondement de l'unité nationale. La Suisse romande a subi les conséquences de cette politique, face à la capitale culturelle, elle se comporte aujourd'hui encore comme une province française.

La langue allemande, quant à elle, a évolué d'une manière bien différente. Un groupe de dialectes constituant l'ancien haut-allemand et qui ne possédait pas de langue littéraire survit jusque vers 1100. Au XIIe siècle, durant la période dite du moyen haut-allemand, on observe un premier mouvement allant à contre-courant de la dialectisation. Une langue standard basée sur les dialectes alémaniques et bavares émergea: elle représente la première tentative d'unification linguistique. Cette langue commune disparut avec la chevalerie. Luther reprit le dialecte moyen allemand de l'est de l'Allemagne pour ses traductions de la Bible. Grâce à l'invention de l'imprimerie, cette langue

gagna rapidement les régions protestantes puis catholiques: à peu de choses près, il s'agit là du "nouvel haut-allemand" moderne. A côté de la langue commune (Hochdeutsch), les dialectes régionaux ont persisté, surtout dans le sud de l'Allemagne, en Alsace et en Suisse alémanique. L'école publique n'a d'ailleurs jamais interdit l'usage des dialectes, contrairement à la France et la Suisse romande qui ont durement sanctionné l'emploi des patois.

Les deux communautés linguistiques suisses les plus importantes réagissent différemment face à leurs grands voisins. Si la Suisse romande a toujours accepté la suprématie linguistique et culturelle de la région parisienne, la Suisse alémanique quant à elle a gardé une certaine distance envers l'Allemagne, la deuxième guerre mondiale ayant accentué cette tendance. D'ailleurs, l'Allemagne n'a jamais eu un centre de rayonnement culturel, mais plutôt plusieurs pôles.

L'histoire bien différente des langues de deux communautés a bien sûr des répercussions sur le comportement langagier. Dans le cas de Fribourg,

située à la frontière de l'Europe latine et de l'Europe germanique, il n'est pas étonnant que les deux visions du langage s'affrontent, ce qui peut mener aux problèmes que nous connaissons. Les francophones accepteront plus facilement une norme venue d'ailleurs, abandonnant les parlers locaux au profit d'une langue internationale et seront plus fermés quant au mélange des langues. Les alémaniques, en contact avec plusieurs formes jugées équivalentes, dans une position de double allégeance engendrée par la dualité allemand standard - suisse allemand, ont une culture linguistique moins aiguës et abandonneront plus facilement leur langue maternelle. Ce sont là, évidemment, des tendances et non des généralités. Il ne s'agit pas de rabaisser une culture langagière par rapport à l'autre, les deux ont leurs raisons d'être puisqu'elles sont issues de leur histoire.

Les bilingues sont susceptibles de jouer le rôle de personnes médiatrices, puisqu'elles participent à deux cultures, elles sont en mesure de bâtir le pont où les francophones et les germanophones peuvent se rencontrer.

Claudine Brohy

En 1549 : l'Edit de Villers-Cotterets

"Et afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence desdits arrests, nous voulons et ordonnons qu'ils soient faits et escrits si clairement, qu'il n'y ait ne puisse avoir aucune ambiguité ou incertitude, ne lieu à demander interpretation.

Et pour ce que de telles choses sont souvent advenues sur l'intelligence des mots latins contenus esdits arrests, nous voulons d'ores en avant que tous arrests, ensemble toutes autres procédures, ... soient prononcez, enregistrez et delivrez aux parties en langage maternel françois et non autrement."

(articles 110-111 de cette ordonnance)

Pour qui le bilinguisme est-il un problème? Walter Tschopp interroge deux spécialistes

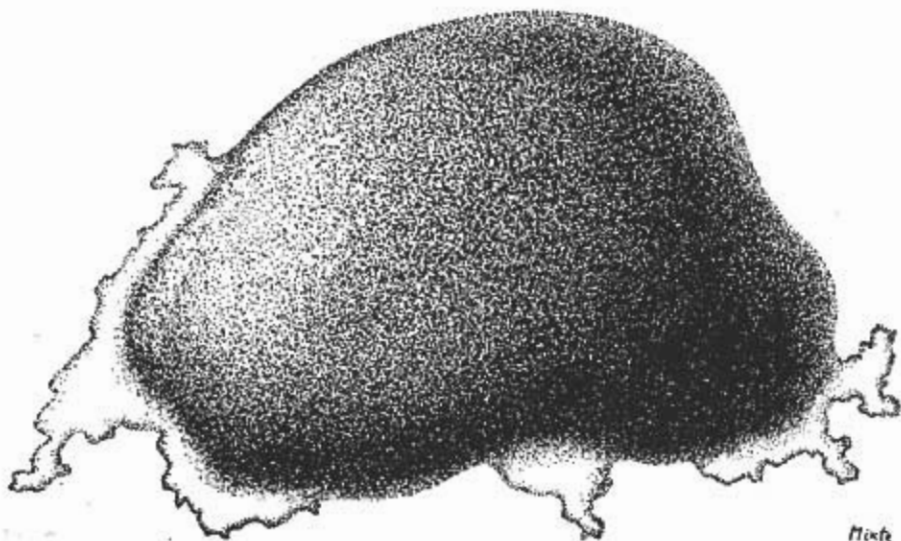
Interroger des spécialistes comme Jean Widmer (sociologue à l'Uni) ou Claudine Brohy (linguiste préparant un doctorat sur les couples bilingues) permet de clarifier, de sérier les problèmes. C'est ainsi que se précisent la notion de "territoire", la différence entre langue en tant que moyen de communication ou de représentativité, de statut, l'opposition entre le français des Romands et le parler régional des Alémaniques. Pour conclure sur les occasions manquées et sur toutes les potentialités à venir, dont, en particulier, le rôle international de l'Université dans le domaine des traductions.

Walter Tschopp : *Pour qui le bilinguisme est-il un problème ?*

Jean Widmer : Cela dépend de quel problème on parle. Le bilinguisme peut être un problème de communication dans le sens où les gens ne parlent pas la langue de l'autre. Il y a dans ce cas un problème de "traduction". Ce problème trouve sa solution dans l'apprentissage, que ce soit sur le tas (sur le chantier par exemple) ou à l'école. Mais le bilinguisme est un problème plus complexe dans la mesure où il engage des identités et des attitudes envers d'autres identités: les franco-

phones, les germanophones, les turcs, les espagnols, etc. Ces questions d'identité ne font pas grand problème en voyage. Elles le deviennent par contre sur un territoire donné: si un territoire est entendu par les uns comme leur appartenant, la présence des autres pourra être perçue comme menace, comme invasion.

La présence de nombreux "étrangers" sur le territoire ne pose donc pas les mêmes problèmes que la présence de confédérés de langue différente sur le même territoire puisque les droits qui leur sont reconnus sont différents. La pré-



sence d'alémaniques à Fribourg se pose donc en d'autres termes que la présence d'italiens ou d'espagnols puisque les alémaniques ont un droit de séjour. Ceci dit, leur présence ne fait pas problème pour tout le monde de la même manière et, inversement, les droits des alémaniques sur sol fribourgeois ne sont pas sensibles pour tous les alémaniques de façon identique.

Claudine Brohy : Pour qui le bilinguisme pose-t'il donc l'un ou l'autre problème ? Je dirais que cela dépend si la personne utilise une langue (étrangère) en tant qu'instrument qu'elle manie avec plus ou moins d'aisance. Quand la langue est au centre du discours ou de l'activité, les gens réagissent bien différemment. Ils s'impliquent, sont des représentants de toute une culture ou communauté linguistique, d'une idéologie. Ils ne se représentent plus exclusivement en tant qu'individus. Et c'est là que le discours devient plus virulent, plus agressif. J'ai remarqué que les bilingues changeaient bien souvent d'attitude et de comportement suivant la situation dans laquelle ils se trouvaient. Quand le fait de se faire comprendre prime, il n'y a pas de problème, puisqu'ils sont aptes à faire face à la situation. Le problème surgit quand le bilingue est tiraillé entre deux idéologies qu'il doit représenter où lorsqu'il doit témoigner d'une double allégeance, voire que cette double allégeance n'est pas admise pour l'instant, à cause de la constellation des personnes présentes.

J.W. : Entre romands et alémaniques le problème se pose de manière particulière. Il n'est pas rare d'entendre des romands reprocher aux alémaniques de ne pas parler le "bon" allemand, pas seulement parce que le suisse-allemand rend la communication plus

difficile, mais parce que le suisse-allemand est vu comme une langue inférieure. Et de fait, allemands et français, par exemple, s'opposent sur un terrain commun, alors qu'entre romands et alémaniques, il semble que l'on se rencontre selon des logiques différentes. Pour le romand, il y a une langue française, une norme unique qui permet de comprendre toutes les différences, régionales ou sociales, par rapport à elle. Il aura donc tendance à voir le suisse allemand comme une variété déficiente de l'allemand. Or ce n'est pas de cette manière que se comprennent généralement les suisses-allemands. Les différences entre le suisse-allemand et l'allemand sont perçues comme des fonctions différentes (écrit versus oral, etc.) et non comme une différence entre une "bonne" langue et des dialectes. Par ailleurs, les différences entre les variétés de suisse allemand renvoient à des différences régionales et non pas à une norme universelle pour l'ensemble du territoire.

C.B. : Pourrait-on dire que le romand projette son problème d'avoir dû abandonner son parler local, son patois, dans le cas du suisse-allemand ?

J.W. : Je pense que oui dans la mesure où l'abandon de son parler régional est une condition pour son statut. Les problèmes de langues sont formulés en ville et non dans le Pays d'Enhaut, par exemple. Cela provient non seulement du fait que les moyens de communication sont plus accessibles en ville, mais aussi du fait qu'il n'est pas nécessaire d'abandonner son parler local pour être un bon paysan (au contraire, même) alors que cela est requis pour être avocat, médecin ou enseignant. Ces catégories se sentent par conséquent plus menacées. Cela fait partie de la réponse à la ques-

tion "pour qui le bilinguisme est-il un problème ?": plus on tire de bénéfice de la norme linguistique et des différences qu'elle crée, plus on sera tenté de la défendre. Cela est observable en particulier lorsque l'on considère quels secteurs de l'Université ou du Collège se mobilisent pour défendre la "citadelle" francophone ou germanophone.

W.T. : *Mais Fribourg n'est pas perçue uniquement comme citadelle. On parle aussi de la ville des ponts. Le bilinguisme de la ville n'offre-t'il pas aussi des potentialités ?*

C.B. : Fribourg n'est pas seulement une ville où se rencontrent et où se croisent romands et alémaniques. Elle est aussi une ville aux confins de l'Europe latine et germanique, puisque vers l'Ouest nous avons un continuum latin jusqu'à Gibraltar, et vers le Nord-Est un continuum germanique jusqu'au Cap Nord. Fribourg occupe donc une situation privilégiée, mais n'a-t'on pas raté des occasions ? Différentes fondations s'occupent de relations confédérales, mais aucune n'a élu domicile à Fribourg, sauf récemment l'Institut du Fédéralisme - encore qu'il se limite pour l'essentiel à des problèmes d'ajustement des droits cantonaux plutôt que des problèmes liés aux communautés linguistiques. Il y a, bien sûr, l'Université, je crois la seule université bilingue de l'Europe de l'Ouest, où on aurait pu tirer profit de la situation exceptionnelle d'un bilinguisme généralisé.

J.W. : C'est vrai. Si l'on considère que Fribourg dispose d'une imprimerie bilingue, d'une édition universitaire bilingue, d'une bibliothèque bilingue, on ne peut que s'étonner que personne n'ait pris l'initiative de faire de l'Université un centre européen de tra-

ductions. Si les traductions étaient valorisées par l'Université comme des travaux scientifiques de plein droit, ce qu'elles sont, il y aurait bénéfice pour tout le monde: l'étudiant reçoit le titre que mérite son travail et, de plus, a la possibilité de "se faire un nom" par la diffusion de sa traduction. Les Editions ont la possibilité de diffuser des travaux dont les coûts de traductions sont réduits. L'Université n'en tirerait que des avantages, puisque son rayonnement en serait accru. Il serait tout aussi faisable de faire de Fribourg un lieu de diffusion de travaux publiés originellement en anglais, en russe, en polonais, en espagnol, etc. mettant à profit ainsi non seulement son bilinguisme, puisque ces traductions pourraient se faire tant vers le français et l'allemand, que de son caractère international. Il faudra peut-être attendre que la politique xénophobe éloigne les étrangers pour que nous voyions les occasions manquées ...

C.B. : Le domaine des langues appartient à l'Etat, et non à la Confédération. Mais l'Etat n'a jamais tenté de promouvoir une image positive du bilinguisme, tel que le fait, par exemple, le Canada, qui investit beaucoup dans la propagande pour le bilinguisme par le biais de posters, jeux linguistiques et autres. Si la famille bilingue est le foyer du bilinguisme, l'école en est un promoteur important, là aussi on a jamais tenté de l'utiliser pour la bilingualisation des élèves, par exemple sous forme de classes d'immersion. Ce système consiste à scolariser les enfants dans l'"autre" langue, les enseignants étant bilingues et préparés à faire face aux problèmes qui se poseraient. Cet enseignement a fait ses preuves au Canada et aux Etats-Unis.

Le bilinguisme au travers des médias...

LA LIBERTÉ

Loi scolaire, bilinguisme et Francophones Les gants du Gouvernement

«Prudence, sagesse!» Devant le hérisson francophone qui dresse ses piques, le Conseil d'Etat met des gants. Et pour calmer l'insécurité de divers milieux, il annonce que l'article 10 de la future loi scolaire grande importance à la paix. Car «j'attache une grande importance à la paix», déclare hier Marius Cottier, directeur d'une école. Cette paix aujourd'hui menacée.

Komisch...

Komisch... Etrange... Voilà une décision gouvernementale qui surprend. Par sa rapidité, son extrême précision.

Ach, ce schwytzerdutsch!

En 1972, la Conférence suisse des directeurs de l'instruction publique recommandait aux cantons d'introduire l'enseignement précoce du français dans les cantons romands. Ceci en vue linguistique. De ce côté-ci de la frontière dans tous les cantons, signale-t-on. Mais, hélas...

Notes d'allemand à l'école primaire

Un «diktat»?

«Il s'agit d'un véritable «diktat»! En l'état actuel des choses, le dépit de la prise de position de la SPK est évident. On s'apprête à motiver les parents bourgeois...»

9

LA LIBERTÉ

FRIBOURG

Loi scolaire: le bilinguisme en question Les röstis en purée

Diplôme de Schwyzertütsch

Pont sur le «Röstigraben»

A quelle sauce va-t-on manger le bilinguisme fribourgeois? C'est cette question posée en toile de fond qui a occupé hier matin les députés du Grand Conseil. Dans le cadre de la discussion sur la nouvelle loi scolaire, les parlementaires ont en effet débattu de la gratuité de l'école pour les enfants domiciliés dans une commune où la langue officielle n'est pas la leur. Ils ont finalement accepté à une courte majorité une courtoisie pour les enfants de communes situées «à la frontière de langues». Au grand dam de Raphaël Chollet (soc/Villars-sur-Glâne) qui craint la création d'une troisième catégorie de communes.

... par les uns, cultivés par les allemands à point par y, la méthode «sch»

Freiburg

mens finaux. Comparé au nombre d'utilisateurs de la méthode, cela peut paraître peu. Pourtant, cela répond à l'attente des organisateurs. Dans la formation des adultes, il ne faut pas perdre de vue qu'un demi-pour-cent seulement d'élèves se présentent aux examens de Schwyzertütsch.

A propos Zweisprachigkeit

... chaînes annexes. ... Zwicky, le diplôme délivré par les chambres de commerce de Suisse romande...



Haben Sie ihn gesehen?

▲ "traduction": m'as-tu vu ?

Assurément, quand la presse locale s'affiche, c'est d'une manière plutôt "gonflée". Non sans raisons. Les trois journaux du Canton - La Liberté, La Gruyère et les Freiburger Nachrichten couvrent tout le territoire tout en répondant à sa diversité linguistique et régionale. Mais sans osmose :

Le visiteur qui longe le boulevard de Pérolles aborde l'Imprimerie Saint-Paul par son aile "librairies": une porte commune avec, à gauche, la librairie allemande, à droite la française. Quelques pas plus loin, c'est l'entrée des rédactions: sur un même palier, à gauche les Freiburger Nachrichten, à droite La Liberté, séparées par un long couloir, sorte de no man's land illustrant la caractéristique du bilinguisme fribourgeois, le parallélisme à défaut d'échanges. N'allez surtout pas jeter la pierre aux rédacteurs: c'est strictement la faute du public, les lecteurs de l'un n'étant pas les lecteurs de l'autre.

Une nouvelle montgolfière est née «La Liberté» décolle



Lancé par «La Liberté», l'idée vient de se concrétiser: la presse fribourgeoise possède sa propre montgolfière. Les badauds un brin attentifs ont

prochain, à l'occasion de la fête populaire des Rencontres folkloriques internationales.

Les rédactions des deux quotidiens locaux ont donc chacune son style propre. La Liberté jouit d'une plus grande diffusion: elle est un bon exemple de cette presse d'opinion, ailleurs si souvent menacée dans son existence. Elle a fait du chemin depuis ses origines. Conçue, dans l'esprit du temps, comme organe confessionnel et partisan, elle méritait encore, dans l'immédiat après-guerre, cette remarque peu tendre de Gonzague de Reynold: "un journal mal écrit par des bien-pensants". Ce jugement acerbe ne s'applique plus au journal actuel, bien dirigé par un professionnel intelligent et ouvert,

Les "Freiburger Nachrichten" couvrent la partie alémanique du Canton sans s'imposer vraiment en ville malgré des efforts méritoires pour donner une bonne information locale.

Si les journaux édités par "Saint-Paul" reflètent le pluralisme linguistique cantonal, l'imprimerie est, elle, solidement en mains alémaniques, aboutissement d'un développement commercial qui

relègue dans l'ombre les religieuses de l'ordre fondé par le redoutable Chanoine Schorderet.

BILINGUISME : PRUDENCE

Face au problème linguistique, les journaux locaux ont pour constante de ne pas jeter d'huile sur le feu. Les lettres de lecteurs servent pourtant d'exutoire aux malaises épisodiques.

Prenons un exemple de cette manière neutre de traiter d'un sujet épineux: les comptes-rendus du manifeste de Franz Aebischer revendiquant un droit des langues. L'humour du poète singinois est traité dans les deux journaux avec un parfait sérieux, façon

"ciseaux - pot de colle" sans se risquer à des commentaires. Les propos sur les discriminations et la "romanisation" de Fribourg sont simplement rapportés.

Le coup de pied de l'âne viendra quelques jours plus tard dans La Liberté sous la plume de l'impavide "Théodule" pourfendant le poète affirmant que le mot "edelweiss" est intraduisible en lui opposant en pied-de-nez un "pied-de-lion" qui fera sourire ceux pour qui l'usage prime la compilation des dictionnaires.

Le pédantisme romand répondant à l'humour alémanique: on aura vraiment tout vu!

G. Bourgarel

Franz Aebischer revendique un droit des langues Un edelweiss pour un réveil



Franz Aebischer, porte-drapeau et unique membre du Parti alémanique fribourgeois.

© Alain Wicht

LA POLLUTION DU FRANÇAIS

Edelweiss ou pied-de-lion?

(...)

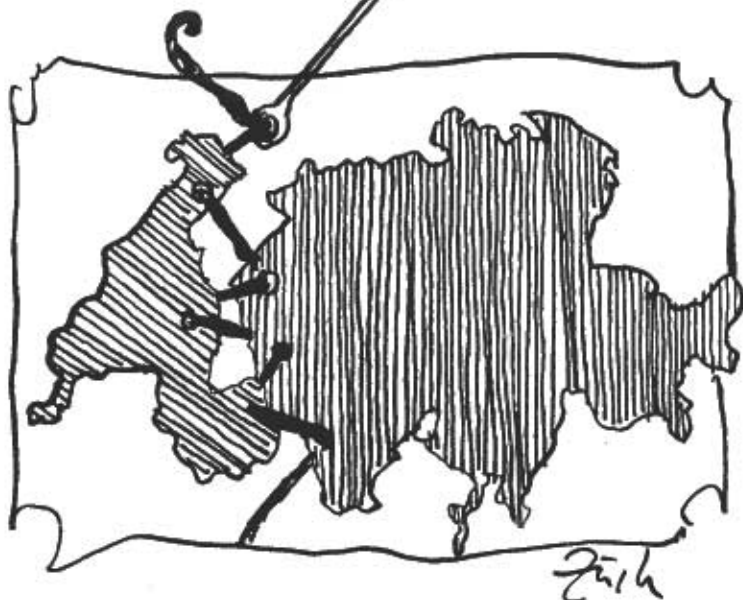
Il veut simplement faire parler de lui, une fois de plus, être photographié, dans des poses prud'hommesques, brandissant son drapeau, qui porte un edelweiss, parce que ce mot, affirme-

t-il, est intraduisible en français. Erreur révélant sa méconnaissance de la langue qu'il prétend pourfendre. De l'appellation latine et scientifique *gnaphalium leontopodium*, le français a créé - mais non suscité - dès 1885, «pied-

de-lion», et dit aussi, plus noblement, «immortelle des neiges», que nous ne confondrons point avec la sempiternelle mélodie «Etoile des neiges», dont l'auteur vient précisément de mourir.

«Coupure» linguistique: Foin des ravaudages!»

par Maya Lölinger



La question des langues n'est toujours pas traitée à fond sur la place publique à Fribourg. Alors que la presse francophone alterne les commentaires pianissimo et les grincements occasionnels de lettres de lecteurs, l'information, côté alémanique, court au ras du sol. L'une comme l'autre reflètent l'attitude du gouvernement fribourgeois aussi peu porté au dialogue institutionnel qu'à l'élaboration d'une politique des langues cohérente.

Celui qui cherche à s'orienter, sans idée préconçue, dans le conflit entre la Suisse alémanique et la Romandie, se heurte aussitôt à la "barrière de röstis", ce poncif du parler journalistique qui fait obstacle à toute approche différenciée de la personnalité propre de chacune des régions linguistiques. Ce cliché tranche entre "l'en-deça" et "l'au-delà", sépare le "nous" des "autres", d'une façon qui n'existe heureusement pas dans la réalité. Est-on d'un côté citadin, et de l'au-

tre campagnard ? Ici catholique et là protestant ? S'orienté-t-on de part et autre Outre-Rhin et Outre Jura ?

Le fossé de la Sarine ne correspond d'ailleurs que sur à peine cinq kilomètres à la frontière des langues, et les habitudes culinaires ne sont guère différentes. Dès lors, s'en tenir à la notion simpliste et déformante du "fossé", n'est-ce pas rester à la surface des choses ? Si le problème des langues se limitait à des appellations de rues, à des heures contestées d'enseignement d'histoire dans l'autre langue et à un drapeau alémanique frappé d'un edelweiss, quelle importance ? La revendication serait alors superflue de traiter ouvertement, publiquement, exactement surtout, des questions fondamentales que les contacts entre communautés linguistiques posent à Fribourg: celles d'une communauté majoritaire en Suisse mais minoritaire ici face à une minorité nationale en position majoritaire.

BILINGUISME : PASSER L'EPONGE !

"Fribourg maîtrise pour l'essentiel le problème des langues", déclarait il y a six ans, le syndic d'alors, Lucien Nussbaumer. Mais l'autorité a-t-elle ce problème si bien en mains, lorsque, dans le même souffle, il est fait état du souci "d'éviter tout faux pas qui vienne aggraver rapidement et durablement la situation" ? Assurément, il existe des sujets de friction sur lesquels se cristallisent les craintes et les besoins des deux groupes linguistiques. Un exemple en a été, voici deux ans, le problème de la fréquentation scolaire de minorités linguistiques dans d'autres communes. Le problème fut rapidement escamoté, par les autorités et la presse, sous la forme d'un compromis aligné sur l'imaginaire "barrière de röstis", avant même qu'on puisse réaliser l'origine et l'ampleur du conflit: on s'en est tenu à des ravaudages.

La plupart des articles de presse sur le sujet ne dirent pas grand'chose, à l'exception d'un commentaire de La Liberté (JLP, 24.1.85) qui, sous le titre "Komisch" met le doigt sur le point sensible et dit ce que l'on préfère ne pas entendre: que "la paix des langues doit être préservée ...mais que la paix des langues n'est pas le silence." Que "tôt ou tard", le sujet reviendra sur le tapis". Alors "pourquoi ne pas engager, une fois, sérieusement, à fond, la discussion". Et de s'étonner de ce "brutal coup d'éteignoir sur cette flamme naissante". Pour quelles raisons ?

POSER DES PRELIMINAIRES SOLIDES

Une politique cohérente pourrait à Fribourg coordonner les initiatives isolées dans le domaine linguistique et tirer parti des possibilités existantes, guère employées. L'Institut Fribourgeois, tiré enfin de sa torpeur, pourrait entreprendre des travaux modiques de documentation, réunir toutes les données existantes sur le bilinguisme. Des associations, telles que la Communauté Romande du Pays de Fribourg, la Deutschfreiburgische Arbeitsgemeinschaft et la Nouvelle Société Helvétique pour-

raient, dans l'esprit même de leurs statuts, s'asseoir à la même table et engager sérieusement le dialogue.

Sur le plan scolaire, un important premier pas a déjà été fait: avec l'amélioration des méthodes d'enseignement en première langue étrangère, et les échanges interscolaires, on contribue à convaincre la jeune génération de l'évidence d'avoir, dans une perspective suprarégionale, un bon contact par l'autre langue.

POSONS-NOUS LES VRAIES QUESTIONS

Dans le domaine du droit des langues, Fribourg a acquis une renommée par la Charte des Langues. La motion Jutzet de 1982 a établi les bases de discussion sur l'égalité des langues. Il manque, à part cela, une analyse approfondie, indispensable pour tout dialogue sérieux.

Nous sommes insuffisamment informés de l'évolution différenciée des deux langues, qui a conduit à des attitudes opposées face aux dialectes. Que savons-nous de la façon dont sont vécues ou maîtrisées de telles situations à l'étranger ? Le "parler correct" a-t-il la même signification pour le Romand et l'Alémanique ? Quelle a été l'évolution du bilinguisme en ville et dans le canton au cours des cinq siècles de son histoire ? Quels exemples aurions-nous ailleurs d'un bilinguisme mieux vécu ?

De tels sujets pourraient trouver leur place dans la presse locale, à la façon de la rubrique "betrifft: deutschfreiburg" des Freiburger Nachrichten (voir en p. 23). A la seule condition que les deux communautés linguistiques apprennent à se connaître dans leurs différences et leurs contrastes, il y a une chance réelle de passer de l'attitude de l'indifférence fraternelle à celle de la tolérance dynamique, selon l'expression d'un bon connaisseur des conditions locales: François Gross (voir F.N. du 27.4.81)

Le témoignage d'un alémanique: Dis-moi qui est la plus belle...

par Walter Tschopp

Les cantons bilingues sont comme ces arbres sensibles dont les feuilles bruissent quand l'orage est encore loin.

François Gross (1979)

Dans le temps, on se regardait en face. Maintenant les Alémaniques regardent la deuxième chaîne allemande (ZDF), Les Romands Antenne 2. Nous nous mettons dos à dos. Il faut de nouveau rechercher le face à face, le dialogue.

Marcel Schwander (1985)

Eh oui, les feuilles bruissent, "la vague du dialecte" triomphe, là où les jeunes confédérés se rencontrent par dessus le "rideau de rösti", ils se parlent en "basic english", sorte de langue-tronc qu'on n'oserait à peine appeler une langue, et pourtant: ils se parlent. Quelle différence y a-t'il entre "je t'aime", "i ha di gärn" et "I love you" ? Aucune, en définitive.

Alors, quel est cet orage qui semble approcher, quelle est cette querelle de langue qui s'installe, et elle s'installe entre qui et qui et... pourquoi?

J'essayerai de répondre à ma manière à ces questions, en parlant du bilinguisme tel que le vis à Fribourg, en y joignant quelques commentaires à la littérature abondante en la matière dans nos journaux et autres moyens de communication.

Tout d'abord, cette affaire de querelle linguistique est celle d'une minorité. Les "petites gens" s'en moquent: ils bossent, ils achètent, ils dépensent et par-dessus tout... ils se parlent. Pour avoir travaillé pendant de longues années dans une usine du terroir, j'étais toujours époustoufflé de constater combien les choses les plus difficiles - très techniques au boulot et très person-

nelles pendant la pause - pouvaient se dire entre ouvriers du coin, Turcs, Espagnols, Italiens, Yougoslaves, Français et Allemands confondus. Le geste aidant, on arrivait toujours à se comprendre, ou presque. Les sociologues appellent cela la "communication non-verbale" ("nonverbale Kommunikation: Janne Günter, qui a vécu pendant de longues années dans une cité ouvrière de la Ruhr, a publié en 1975 une magnifique brochure concernant cette "Arbeitersprache", langage de travailleurs en tant qu'expression de qualités spécifiques. Oberhausen, 1975).

Au fur et à mesure que les têtes se "gonflent", les gestes se perdent, se remplacent soi-disant par les fioritures de la langue proprement dite. Ne s'agit-il pas, là aussi, d'un appauvrissement?

Ensuite, le bilinguisme n'est qu'une facette, la plus importante chez nous, il est vrai, d'un multilinguisme. N'oublions pas tout à fait que la population de la ville de Fribourg se compose de 59 % de gens de langue maternelle française, de 28 % de Suisses allemands et de 13 % de gens d'autres langues maternelles. Il n'est pas de jour où nous ne nous adressons pas à un garçon de café italien ou turc, à une vendeuse espagnole, etc.

Le problème du bilinguisme est donc bien restreint et concerne les couches de la

population privilégiées ou en voie de formation supplémentaire, tel ce "jeune cadre dynamique" lausannois qui va chercher de nouvelles instructions au siège central de "sa" banque à Zurich, où, pendant la pause, ses collègues zurichois se parleront le plus tranquillement en dialecte sur la finale du Mondial, comme si notre pauvre diable de Romand n'était pas là. "Dégueulasse !" dira-t'il en rentrant le plus vite possible chez lui et il a ô combien raison. Ou encore le cas de ce jeune étudiant que j'étais, en stage de formation à Genève, ne comprenant rien ou presque des plaisanteries couleur locale de mes copains. Ce pauvre suisse-toto ! Il se sentait fort "à côté de la plaque", lui, avec ses attitudes carrées, son mauvais français, et c'est ainsi qu'il passait bien, bien des soirées seul dans sa mini-chambre bruyante. Il n'avait qu'à bosser, puisque c'est ça que les Suisses allemands savent faire, et, pour le reste, qu'il aille se faire f...! Et c'est ainsi qu'il s'empressait de rentrer au plus vite, chaque vendredi soir, chez sa copine bien aimée, pour entendre des mots doux ...en lucernois, cet âne, alors qu'il avait une métropole à ses pieds: Genève, ville ouverte sur le monde entier !

Un fribourgeois rentre au pays

Bilinguisme et Fribourg, parlons-en. Fils d'un forgeron bien singinois et d'une mère zurichoise, fille, elle, de parents allemands, émigrés en Suisse pendant la première guerre mondiale, j'ai commencé mes études universitaires à Fribourg en 1971. Avant, les Romands, je m'en passais bien. Pendant l'école primaire, mon père me prenait souvent avec lui quand il "montait à Fribourg" pour aller chercher du fer. J'admirais son français (que j'ai découvert, plus tard, bien "populaire") et ne pigeais mot. Bien sûr, les après-midis d'hiver, à la patinoire de l'Auge, là, j'apprenais à comprendre ce que c'est qu'un "patin", une canne, et, tout fier, je rentrais chez moi en disant qu'on é-

tait allé "patinier". Au collège, en pleine Suisse primitive, j'ai appris le français à l'école comme tout le monde. Encore que "là bas en haut", à Engelberg/OW, je passais facilement pour un demi-welche, avec ma drôle de manière de parler, mes "rrr" guturaux et, souvent, quand je rentrais à Fribourg en stop par exemple, les gens se torturaient le crâne pour savoir d'où je pouvais bien sortir avec mon drôle d'accent de derrière les fagots. Et quand je disais que j'étais Fribourgeois, ils disaient, soulagés : "Ahaah, vous êtes welche, je comprends"

"Bilinguisme" à l'Université

Une fois à l'Uni, je me sentais bizarre, un peu perdu entre les nombreux Suisses allemands qui parlaient bien fort et les Romands qui se tenaient à l'écart. Chose étonnante, ces jeunes gens intelligents se parlaient à peine, "se mettaient dos à dos" comme le dit Marcel Schwander, et pourtant ils mangeaient dans la même Mensa, suivaient parfois les mêmes cours. Là, j'en restais "baba", car dans la cantine de l'usine, où je bossais à l'époque, cela ne se passait tout de même pas comme ça !

C'est là que j'ai compris la différence de comportement entre les gens simples et les "intellos". Pour les ouvriers, la langue est un moyen de communication, plus ou moins important selon les circonstances, quelque chose qui compte dans la vie à côté de beaucoup d'autres choses. Pour ces jeunes étudiants que nous étions, par contre, la langue, c'était tout ce que nous avions. Tout ce que nous faisons passait par la LANGUE et c'est pour ça que nous nous y accrochions tellement. La langue devenait pour moi tout un monde, mystérieux, important, chargé de significations, expression de la manière de tout un chacun de se comporter, un fétiche, en quelque sorte.

"Traduction !" gueulaient les francophones lors de meetings estudiantins où les alémaniques tenaient le haut du pavé. Et les traductions étaient souvent plus du français baraquiné que parlé..

pauvre ALMA MATER. Car il n'est pas vrai que les Suisses allemands parlent si bien le français, et il n'est souvent - hélas - pas vrai non plus que les Romands ont bien suivi leurs cours d'allemand au collège. J'étais très souvent choqué de constater que les Romands comprennent à peine le "bon allemand" comme ils disent (comme je déteste ce terme, il s'y trouve tout le dédain pour les dialectes alémaniques, le "mauvais allemand"). D'une manière générale, j'ai constaté que ni les uns ni les autres n'étaient capables de suivre vraiment un cours ou un séminaire dans l'autre langue et rares étaient ceux qui s'y mettaient vraiment ! Chose d'autant plus curieuse que la langue, LES langues étaient nos seuls instruments de travail. Incompréhensible ! pourrait-on s'exclamer, mais, à y regarder de plus près, on trouve des raisons. Pour les alémaniques, le français était une langue qu'on parle un peu, comme ça, parce que cela sonne bien et crée une ambiance agréable, on en apprend ce qu'on peut au passage, et cela s'arrête là. Quand on passe aux choses sérieuses, pour les études (ou encore pour les nombreux voyages, fait très important dans la vie d'un étudiant, sauf s'il est pauvre), là l'anglais et l'espagnol priment. Voilà des langues qu'on doit savoir lire, parler et écrire si l'on veut devenir "quelqu'un". J'en veux pour preuve les hommes politiques alémaniques, quand ils ont le courage (ou le "toupet") de parler français à la Radio/TV romande. C'est en général affreux, le brillant Furgler mis à part. Et pourtant les Romands semblent l'admettre. Etonnant !

L'allemand, langue détestable...

Les Romands, de leur côté - en tout cas ceux que je connaissais petit à petit à l'Uni, et ils étaient de plus en plus nombreux - me disaient pratiquement tous DETESTER l'allemand, disant que c'est une langue froide, crue, sans ambiance: une ouverture culturelle digne de futurs PDG. Voilà une jolie motivation d'apprendre une

langue. Une fois pourtant j'ai rencontré un étudiant genevois qui rentrait de Cologne après un long séjour. Il parlait l'allemand avec un plaisir évident, et, en réponse à mes compliments soutenus, il disait combien il aimait la saveur de cette langue, depuis qu'il la connaissait vraiment.

Si seulement, chers amis romands, je pouvais vous illustrer davantage un tel témoignage !

En attendant, les étudiants - romands et alémaniques - continuaient à tricher quand ils devaient connaître LE livre de leur sujet de travail écrit qui, par malchance, était publié dans l'autre langue: se faisaient traduire péniblement un petit passage par ci par là par un copain, se hasardant jusqu'à en citer une phrase ou deux, et puis, en fin de compte, l'essentiel était que le livre figure dans la bibliographie...

Moi, dans tout ça, je comprenais assez vite que, si je voulais m'établir à Fribourg, eh bien, il fallait que je m'y mette. J'étais donc suffisamment motivé pour perfectionner mon français. Car tout dans cette ville, en dehors de l'Uni, dans les milieux intellectuels, que ce soit au travail ou en politique, se "fait" en français. Si tu veux vivre à Fribourg sans connaître le français, autant faire tes valises. C'est d'ailleurs bien normal, Fribourg est une ville à majorité francophone avec une université - et c'est là le paradoxe - à majorité alémanique. (seulement ça, c'est Python qui a pondu l'oeuf de coucou dans un nid bien fragile avec son Uni catholique. Les catholiques, que voulez-vous, se trouvent outre Sarine et en grand nombre. Les cantons romands sont pour la plupart protestants.)

...et la sacrée langue française Et c'est là, en essayant vraiment, que je me rendais compte, combien elle est difficile, sous sa peau lisse, cette sacrée langue française. Plus je faisais des progrès, plus j'avais l'impression que je n'y parviendrais ja-

mais. Et pourtant, les Romands sont plutôt encourageants quand ils sentent l'effort de l'autre côté. C'est ainsi que je glissais petit à petit, insensiblement dans le monde francophone, fréquentais en plus de mes copains alémaniques les romands. Avec eux, la discussion sur les rapports de langues entre helvètes était un sujet favori. Ainsi, je commençais peu à peu à comprendre leur position fragile dans notre pays. Suisses autant qu'ils sont, et à 100 % !, ils sont culturellement parlant tournés vers la France, ce pays, ou plutôt cette nation avec un grand N qui pratique un centralisme sans pardon. Dans ce système de référence, dans lequel il y a UNE langue juste, une, le français par excellence, leur propre français fribourgeois s'avère bien défaillant, en marge de la grande culture, provincial, "contaminé" par l'allemand trop proche. Une situation intenable pour un francophone qui se respecte ! J'ai mis longtemps pour comprendre comment les intellectuels fribourgeois romands pouvaient parler de LANGUE PAUVRE quand ils parlent de ...la LEUR. Evidemment, le Suisse allemand ne se réfère pas à un tel centralisme, il considère son parler régional comme riche, différencié, sa langue maternelle, en fait.

"Nouvelle vague" du dialecte

Et c'est à partir de cette situation de l'intellectuel fribourgeois français (qui doit, en plus, se bagarrer avec une université à prépondérance alémanique) et de l'intellectuel ro-



mand en général qu'il faut essayer de comprendre son refus de la nouvelle vague des dialectes alémaniques: "Nos Confédérés ont leurs raisons de dorloter leurs idiomes régionaux. Qu'ils nous permettent cependant d'exprimer notre inquiétude. Cette mode paraît révéler un repli sur soi, une manière de se conforter dans un monde familial et protégé." C'est Jacques Pilet qui parle, le vif Rédacteur en chef de L'Hebdo, dans l'éditorial du brûlant dossier "Le dialecte triomphe" (11 juillet 85). Et Niklaus Meienberg, suisse allemand, lucide citoyen du monde et français de coeur, renchérit: "L'expansion du dialecte exprime une nostalgie. Un sentimentalisme mal placé qui reflète le malaise des Suisses alémaniques qui ne se sentent pas chez eux lorsqu'ils parlent allemand. C'est le kitsch le plus total. Car les dialectes parlés à la TV, à la radio sont très batards. C'est du bernois, du bâlois contaminés par un dialecte zurichois très affadi, truffé de mots anglais. Sur le plan culturel, la Suisse alémanique s'effondre, contaminée par l'Amérique." (La Liberté-Dimanche du 15 décembre 1985, interview de Claude Chuard).

Ciel, que ces choses sont bien dites, qu'elles sont simples ! Bien sûr que le nouveau régionalisme est une réaction contre cette aliénation de la société par les grandes puissances multinationales, mais la vague du dialecte, ce n'est pas que ça, et de loin pas:

De plus larges couches sociales ont accès à la diffusion d'idées et d'informations depuis bientôt trente ans. La communication orale remplace de plus en plus celle écrite. La nouvelle gauche a réussi depuis vingt ans à intégrer dans sa stratégie une nouvelle utilisation de la langue, du dialecte, à travers les slogans, les calicots, les poèmes, les chansons, les romans. Les publicitaires, bien sûr, ont suivi, ont compris la force du parler simple, du parler du coeur. (A ce propos, une comparaison avec la formidable inventivité linguistique des publicitaires

français s'impose. Ils sont en train de créer une nouvelle langue qui n'a que peu de ressemblances avec cette vieille, noble dame, nommée FRANCAIS. (Ainsi le slogan publicitaire d'un grand magasin français de cet été 1986: DEPENSEZ MOINS - VACANCEZ PLUS !...)

A coup sûr, ils utiliseraient les dialectes, s'ils les avaient à disposition. Mais ceux-là, en France, végètent dans les vallées reculées, condamnés à jamais..., ou peut-être quand même pas ?

Quête d'identité ?

Je me demande aussi, pourquoi les Romands se sentent tellement menacés par la vague du dialecte. Le problème de communication ne peut être la seule raison, même si cet argument pèse lourd, à plus forte raison. N'y a-t-il pas, aussi, un problème de quête d'identité perdue, écorchée entre la dépendance culturelle de la France et celle, économique, du triangle d'or ? Alors que les Suisses allemands sont peut-être en train de se chercher, de se forger une langue plus complète, la LEUR ? Suffit-il de cracher sur les aspects négatifs qui sont, aussi, liés à cette phase de transition ?

J'avoue sans détour que la vague du dialecte qui anime les esprits a des côtés franchement réactionnaires, des aspects "confort dans un monde familial et protégé" comme le dit Jacques Pilet (Voir illustration de cet article). Mais cela ne s'arrête pas là. J'y trouve aussi des forces innovatrices considérables. Walter Haas, éminent linguiste, directeur de l'Institut de dialectologie à l'Université de Marburg et bientôt professeur à

l'Uni de Fribourg, écrit à ce sujet dans un article intitulé "Entre dialecte et langue": ...même le bien-aimé Schwyzertütsch gardait une certaine force antiautoritaire potentielle. Il fallait seulement l'utiliser dans les domaines d'application où la culture officielle ne voulait pas l'admettre. Et c'est précisément ce qui se passe depuis les années soixante: le dialecte est devenu symbole d'un nouveau régionalisme politique et littéraire, il est devenu symbole antiautoritaire pour tous les collégiens qui insistent sur l'emploi du dialecte en classe; il a même été découvert comme langue de l'intimité spontanée par tous ces jeunes qui ont pris coutume de s'en servir dans leurs lettres privées." (Bulletin CILA, No 33, 1981, p. 39).

La langue instrument du pouvoir

Il ne faut pas oublier que l'enseignement de l'allemand était et continue à être dans les écoles suisses allemandes un instrument de sélection redoutable, un instrument du pouvoir. Aurions-nous déjà oublié tous le "kleine rote schülerbuch" (1970, Verlag neue Kritik, Frankfurt) qui mettait au pilori le côté oppressif de l'enseignement de l'allemand ? Ce livre a eu peu d'effet par la suite, la vague du dialecte en a eu plus, de manière libératrice. N'oublions pas que l'allemand est une langue extrêmement difficile, et quelqu'un de moyennement doué qui n'arrive pas jusqu'au bac n'a pratiquement pas de chance de l'apprendre vraiment. Ou le fait que, pour comprendre à peu près le contenu du téléjournal quotidien,

Bilinguisme en faillite? Allons donc...

L'Office des faillites est bilingue

Réponse du Conseil d'Etat à une question écrite

Le 27 avril dernier, le député Peter Raens (conservateur, Planfayon) se faisait l'écho du mécontentement de plusieurs créanciers de la partie allemande du canton. Selon les dires du député, aucun fonctionnaire de langue maternelle allemande ou sachant suffisamment l'allemand n'occupait une fonction à l'Office cantonal

sera, de cette manière, donné satisfaction tant aux créanciers qu'aux débiteurs de langue allemande.

Quant au matériel, l'office posséda

le Suisse allemand devrait avoir le bachot en poche, doit-il disparaître tout simplement entre les lignes d'un discours agressif ? J'aime trop les langues et leur utilisation nuancée pour pouvoir l'admettre.

Un match "dos à dos"

Pourquoi les Romands voudraient-ils se rapprocher tellement des Suisses allemands ? Nécessité oblige ? Ou c'est peut-être quand même Peter Bichsel qui a la franchise de dire les choses telles quelles sont, quand il répond à Monique Laederach dans ses remarquables "lettres alémaniques", à la question, si ça existe, une littérature suisse : "Non. Et ça n'existera sans doute jamais. (...) Les slogans des politiciens concernant la "Suisse unie" sont un mensonge: nous coexistons pacifiquement dans la mesure exacte où nous nous ignorons. Et c'est sans doute mieux comme ça." (La Liberté-Dimanche du 23 janvier 1983).

Les intellectuels alémaniques et romands se tournent le dos. C'est comme ça et c'est dommage. Mais en allait-il différemment, avant ? La minorité romande

doit continuer à réclamer haut et fort ces droits. Elle doit même le faire davantage, pour que des humiliations du genre de la suppression de l'aide financière de la Confédération à l'aéroport de Genève-Cointrin deviennent impossibles. C'était là une claque magistrale d'une majorité gonflée à bloc et dépourvue de tout respect à l'égard du petit frère. Mais de vouloir dire à la grande soeur, comment elle doit vivre sa propre langue, là, ça devient un peu délicat, et puis..., cela ne sert à rien.

Il est évidemment difficile d'être minoritaire en démocratie, "car la politique tient davantage des rapports de pouvoir que de respect." (Peter Tschopp, Doyen de la Faculté des Sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, dans: "Construire", 20 mars 85). Et de toute façon, quand une minorité se transforme en majorité, comme c'est le cas des Romands fribourgeois, ils se comportent en majoritaires. C'est clair et net. Et là aussi, je dis - en étant directement concerné cette fois-ci - aux alémaniques fribourgeois qu'il faut savoir être minoritaire. car, en démocratie, c'est la majorité qui fait loi. Que la bêtifiante querelle des plaques



de rues fribourgeoises cesse enfin, car nous avons autre chose à faire. Comme le disait si bien François Gross, en 1979 déjà, dans un article paru dans les *Freiburger Nachrichten* (!): "un pont est un trait d'union. Il peut, aussi, être le lieu privilégié canton-pont (...). Il ne devrait pas y avoir en Suisse de meilleur exemple du bon comportement majoritaire (il s'agit ici de langue seulement !). Et pourtant...! Il ne devrait pas y avoir d'ambassadeurs plus zélés de la cause romande dans la Confédération que les *Deutschfreiburger*. Mais hélas..." (*Freiburger Nachrichten* du 29 septembre 1979. Nous reproduisons la page entière en facsimilé, car elle contient une autre contribution remarquable, d'Armin Schöni, bilingue de Fribourg, qui y traite "des subtilités d'un jeu à deux langues".)

Le "raz-le-bol" des uns...

Fribourg 1986: L'orage approche, les feuilles bruissent. Mais ces intellectuels fribourgeois francophones qui râlent tellement contre la vague du dialecte, utilisent-ils les moyens de communication écrits en "bon allemand"? Les Romands qui travaillent à Berne et qui prennent le matin le train pour s'y rendre quand je prends le mien pour aller à Bâle, lisent *La Liberté*, *Le Matin* (qui dégénère de plus en plus en torchon) ou *La Suisse*, les plus "intellos" achètent *Le Monde*. *Le Tages Anzeiger*? *Le Bund*?, la *NZZ*? Connais pas. Là, les Romands préfèrent se faire servir sur un plateau d'argent le journalier *Dossier de presse de la Radio romande*, où un journaliste habile résume les titres des quotidiens alémaniques. Parmi mes nombreux amis romands à Fribourg, je connais un seul intellectuel qui lise régulièrement le *Tages Anzeiger* et la *Neue Zürcher Zeitung*, et avec lequel je peux discuter, par dessus le rideau de rösti, des lettres romandes d'un Jürg Altweg ou d'un Marcel Schwander, un des meilleurs connaisseurs des rapports alémanques-romands de notre pays. Quel régal! Cet ami-là, c'est.. un journaliste.

Et les plaintes amères des autres

Et les alémaniques fribourgeois qui se sont plaints pendant tellement longtemps qu'il n'y avait même pas un alémanique dans le conseil communal (exécutif) de la ville de Fribourg? Depuis qu'il y en a un, ces plaintes se sont tues. Mais Anton Cottier, l'avez-vous déjà entendu parler allemand en public? Comment le pourrait-il, d'ailleurs? La minorité s'adapte. Pour constater ce phénomène, il suffit de comparer le nombre de lecteurs de "*La Liberté*" et celui des "*Freiburger Nachrichten*" en ville de Fribourg (abonnements + vente au numéro, chiffres de juillet 1986): 8020 contre 1750. Ces chiffres représentent une proportion de 4,5 à 1, alors que la proportion des habitants romands et alémaniques de la ville est de 2 à 1 seulement (59% et 28% de la population)! Apparemment "*La Liberté*" libère aussi les alémaniques...

Où regardez le dernier numéro de "*Fribourg 1700*" (*Bulletin d'information de la ville de Fribourg*, juin 1986). Les officiels, pourtant, se donnent une belle peine pour publier leurs communiqués aussi en allemand. Mais où sont restés les commerçants-annonceurs alémaniques si nombreux en ville dans les pages de publicité? La seule entreprise fribourgeoise qui annonce en allemand, c'est... les *Freiburger Nachrichten*. Même les Singinois fabriquent leur publicité en français. N'auraient-ils pas compris les signes du temps? Nos autorités devraient-elles leur signifier qu'ils peuvent maintenant vendre sans crainte "en allemand"? Apparemment, on vend toujours mieux "en français" par chez nous.

David contre Goliath

Cette adaptation ne nous a pas empêché d'avoir nos propres écoles, du degré primaire à l'Université. Il suffit que David continue à être plus malin que le grand Goliath. Cette vieille vérité est bonne autant pour les Romands au plan fédéral que pour les Alémaniques à Fribourg. Et là, que passe l'orage..

Walter Tschopp

Un point de vue francophone: Vive la diversité!

par Gérard Bourgarel

Francophone, je le suis à 100 %. De père provençal, de mère fribourgeoise et élevé à Genève. Est-ce clair ?

A y réfléchir cependant, ne serait-ce pas là une notion inculquée ? J'ai été éduqué dans le culte de la langue française, de sa pureté et de sa clarté et, partant, dans l'ignorance des autres.

Dans ma famille provençale, on ne parle que français et, en milieu bourgeois, on le parle même "pointu", avec seulement une touche d'accent, cet accent qui a gardé les intonations de la langue d'origine, le provençal. Une langue laminée par le jacobinisme français et l'Instruction publique toute puissante. Les félibres groupés autour de Mistral avaient bien essayé, à la veille de la Grande Guerre, de faire revivre LA langue, NOTRE langue. Mais le conflit européen, en dépeuplant nos campagnes, allait fondre les rescapés dans un même moule. (Sur 1,5 Mos de morts de 14-18, un million étaient des paysans : les monuments aux morts des campagnes françaises en témoignent encore...).

La vogue actuelle du "retour aux sources" fait naître des nostalgies, mais ne changera plus rien à la situation française. Le prodigieux succès du livre de Pierre Jakez Hélias, "Le cheval d'orgueil" porte témoignage de la destruction du parler breton, de l'ancienne langue de "nos ancêtres les Gaulois". Cela commence dès l'école primaire, où les brimades pleuvent sur les petits cul-terreux pris en faute de parler breton, leur langue maternelle: "Certains maîtres engagent même les enfants à se dénoncer mutuellement..." Au lycée de Quimper, en 1925, il est interdit de cracher par terre et de parler breton. Il est vrai que les enfants du pays, lorsqu'ils "montent" à Paris, en arri-

vent vite "à haïr leur langue, synonyme de pauvreté, symbole d'ignorance et promesse de dérision". Et pourtant...

Pierre Jakez Hélias rapporte les propos d'un vieux paysan : "Celui se moque de moi en plein milieu de ma figure parce qu'il y a du mauvais français avec moi sur ma langue. Mais moi, au moins, je parle français un petit peu. Et même je vois que les gens me comprennent à peu près puisqu'ils me répondent de retour. Et lui, il n'entend ni la queue ni la tête quand je parle en breton, il n'est capable de dire *yehed mad ni brao an amser* ("bonne santé" et "il fait beau"). Lequel est le plus bête de nous deux ?

Et Simone Weil, dans "L'Enracinement", pouvait dire : "Il y a des trésors latents dans ce peuple qui n'ont pas pu sortir. La culture française ne lui convient pas; la sienne ne peut pas germer; dès lors, il est maintenu tout entier dans les bas-fonds des catégories sociales inférieures."

Faisons bien la part des choses: la langue française, très tôt codifiée et officialisée, est un instrument de communication dont on ne saurait se passer. Elle a été de plus le ciment de la nation française, mais là, à quel prix ? Mon grand-père paternel, tout homme de loi et d'ordre qu'il était, ne pouvait admettre, en 1914, que la guerre soit "sa" guerre et cet homme du Midi incita mon père à gagner la Suisse à l'âge de 17 ans pour échapper à la conscription. (Ce dernier, ne comprenant pas les "raisons" de son père, s'empressera de repasser la frontière et se retrouvera sur la Marne... Le temps de comprendre, mais un peu tard).

De plus, la plus grande partie de la France a été privée de la richesse

de vocabulaire et d'expression de ses parlers régionaux. La langue est un instrument de pouvoir et, aujourd'hui encore les habitants de l'Ile-de-France et de la Vallée de la Loire en sont plus proches au propre et au figuré..

UNE ENFANCE GENEVOISE

Vivre à Genève, c'est rester au contact de la France qui nous entoure de tous côtés, à l'exception de cette "route de Suisse", cordon ombilical si bien nommé.

Pour un français à Genève, quel problème ? La seule référence culturelle est la France. Y a-t'on d'ailleurs jamais parlé une autre langue ? Et pourtant... Les Genevois sont fiers de leur passé, de leur rôle de citadelle de la foi calviniste qui fut le refuge de l'élite culturelle française du temps et des meilleurs artisans, des Estienne à Clément Marot. Pourtant, quand les habitants, immigrés français mêlés, entonnèrent un chant de délivrance au lendemain de l'Escalade manquée des Savoyards, ce fut bien en "genevois" : ce "Cé qué l'aino" que les Genevois chantent toujours... sans en comprendre les paroles. Le parler local est mort au siècle dernier et il ne transparait plus que dans l'accent de Saint-Gervais, celui de l'ancien faubourg industriel et souvent séditieux de la ville.

A la façon française, le travail de nivellement a été complet. Les "glossaires genevois" qui paraissent au siècle dernier n'avaient pas pour but de maintenir les expressions du cru, mais d'extirper des tournures vicieuses, en rendant la vie dure aux malheureux taborniaux et bobets qui s'obstinent à patauger dans les gouilles et à jouer aux coillus.

Pour le petit français que j'étais alors, aucune difficulté. Bien au contraire, je mettais un point d'honneur à être premier en français. Quitte à être par la suite un des derniers en allemand, lorsqu'il me fallut aborder cette langue inconnue. D'autres avaient de meilleures notes, mais ce

n'était pas de jeu, car ils entendaient parler allemand à la maison ! (Bien sûr, dans ma fierté de bien parler français, je ne m'avisais guère de la difficulté inverse qu'ils rencontreraient...).

Après sept ans d'enseignement très - trop scolaire et livresque, je n'étais guère capable de m'exprimer, ou simplement de me débrouiller en allemand. Après le bac, grâce à un ami rhénan, il me fut possible de séjourner dans la région de Cologne et de...découvrir la langue, une fois plongé dans le bain jusqu'au cou et aux oreilles ! J'appris ainsi ce "Hochdeutsch" qu'on parlait, à ma surprise et à ma confusion au début, aussi vite que "mon" français. Et toujours pas de contact avec du patois ou du dialecte: le "Kölsch", c'était pour moi une sorte de bière très désaltérante servie dans les "Kneipe" de la Vieille Ville et, apparemment aussi, une forme de parler populaire dont je n'avais pas trop à m'encombrer.

LES RACINES FRIBOURGEOISES RETROUVEES

Tout Genevois que je suis devenu, je gardais, comme la plupart des "Genevois" d'ailleurs, des racines ailleurs. J'ai parlé des françaises, je n'oublie pas pour autant les fribourgeoises. Ma mère venait de la Glâne et portait un nom du coin : "Oberson" (hmm, pas très romand à y réfléchir) et sa mère était une pure Gruérienne du nom de Barras (là, on est sur un terrain plus solide). Ma mère ne gardait pas un trop bon souvenir de son enfance : on y était, en milieu campagnard, fort peu féministe. Et ma mère aurait bien voulu faire des études pour devenir institutrice. Mais là, pas question ! Lire, c'était perdre son temps: elle ne pouvait le faire à la maison qu'à la condition de faire autre chose en même temps, en tricotant par exemple. Aussi, quitter la demeure paternelle, ce fut pour elle une délivrance.

Enfant, je retournais en visite, parfois en séjour, à la ferme des grands-parents. On y était fort taciturne

et on s'adressait à moi en français. Mon grand-père ne s'animait guère qu'au bistro, où je l'accompagnais parfois, en parlant patois avec ses compères paysans. Je n'y comprenais goutte et m'ennuyais ferme. Pour le petit citadin que j'étais, à quoi pouvait bien servir ce patois en dehors de son cadre naturel ? Il apparaissait intimement lié à ce mode de vie rural qui m'était étranger, collant aux pratiques, aux outils, aux modes de faire d'une agriculture et d'un élevage traditionnels à l'évidence peu apte à résister aux mutations de la société moderne. Il y avait des mots patois pour chaque pièce d'une charpente, mais pour les pièces d'un tracteur ?

Mon avenir n'était pas là. Plus tard, je devais cependant prendre conscience, devant le lit de mort de ma grand-mère, fasciné par ses mains profondément marquées et comme vivantes encore, que c'était la dernière paysanne d'une longue lignée, que tout un monde basculait.

Je ne me doutais pas encore que je reviendrais dans ce canton, ayant subi à Genève la dégradation de la vie urbaine et ayant découvert à Fribourg un cadre et une ambiance citadine encore intacts.

UNE EXPERIENCE FRIBOURGEOISE

De prime abord, j'ai été surpris par les réflexes d'assiégés de certains romands à Fribourg. Après plus de 15 ans de vie dans cette ville, j'en suis encore à me demander en quoi la présence alémanique y est gênante pour un romand. Visuellement, l'allemand y est à peine perceptible: rares sont les inscriptions bilingues et dans la publicité ou aux devantures des magasins le français est roi. Dans la vie courante, les alémaniques s'adaptent au milieu ambiant: combien de fois ai-je constaté que, autour d'une table, il suffisait de la présence d'un seul romand pour que les alémaniques conversent en français. Je n'ai jamais vécu l'inverse. Dans les manifestations officielles, ou au Conseil général de la ville, les alémaniques s'expriment en français.

Il y a certes l'Université à forte connotation alémanique, mais cette haute école plane à une telle hauteur au-dessus de la ville qu'elle ne se mêle pas de ses affaires. Tout au plus, se sentira-t'on agressé parfois par une cohorte bruyante d'étudiants portant couleurs mais ils ne sont qu'une infime minorité en milieu estudiantin et font figure d'attardés.



Fribourg :
un bilinguisme de
chiens de fayence ?

Bien sûr, les arbres cachent parfois la forêt. Il est bien clair, qu'en termes économiques, l'influence alémanique devient prépondérante. Les leviers de commande de nos principales entreprises se trouvent de plus en plus outre Sarine. L'accent mis sur le développement économique accroît cette dépendance de fait et la présence alémanique: Faire venir la CIBA à Marly, ou des industries de pointe, c'est fort bien, encore faut-il en supporter les conséquences et une présence accrue des germanophones. Le professeur d'université donnant le ton en matière économique, se fait l'avocat de cette germanisation quand il affirme qu'il y a encore place pour 80'000 habitants supplémentaires dans la région. De plus, la frontière linguistique, hier encore assez nette, devient diffuse, la pénurie de logements et la mobilité croissante des habitants aidant.

Ces faits ne sont pourtant pas nouveaux. Sans remonter au déluge, il est bon de rappeler que le rapport des langues a subi au cours des siècles des fluctuations dont les causes étaient politiques et économiques.

Le rattachement à la Confédération a entraîné pour un temps une nette prédominance de l'allemand, nos familles patriciennes germanisant leur nom. Mais au XVIII^e siècle, on assiste au mouvement inverse: les goûts, les modes françaises s'imposent, la langue avec.

A cette époque, l'Abbé Reynal, rencontrant à Berne l'historien de Sinner, lui tint ces propos :

Je connais ce pays depuis longtemps et mieux que les Suisses eux-mêmes. Je vous déclare qu'il n'a pas de nationalité. Genève et Neuchâtel, c'est encore un peu la France; Zurich, c'est déjà tout à fait l'Allemagne... - Et Berne ? demanda Sinner... - Berne ? Quelle langue parle-t'on à Berne ?... - Le peuple parle une espèce d'allemand assez grossier; mais nous autres patriciens, nous parlons et nous écrivons le français... - Ah! vraiment?.. Ce doit être également une espèce de français...

Etonnez-vous après cela que nos amis Vaudois aient supporté pendant 250 ans

la domination bernoise... Ils n'avaient affaire qu'à des francophones. De ce temps-là la liberté d'établissement n'existait pas et chacun restait chez soi, les Vaudois entre eux et les Bernois de même.

Sous le régime démocratique, les choses se sont compliquées: ce ne sont plus des patriciens francophones et francophiles qui donnent le ton à Berne mais les représentants élus par les grosses masses de citoyens du Mittelland et de l'Oberland. D'où les problèmes soulevés par l'Ecole française de Berne ou avec le Jura encore bernois.

Ne restons pas obnubilés par cette barrière linguistique alors que, sous nos pieds, le terrain se dérobe. C'est de la vitalité de notre culture qu'il faut se préoccuper. Que notre langue et notre culture demeurent attrayantes et nous pourrons envisager l'avenir avec sérénité.

Cela implique un accueil. N'est-il pas de l'intérêt de tous que chacun se sente à l'aise dans notre ville? Que le fait de parler allemand n'expose pas à des difficultés, de l'incompréhension ou du mépris ?

Dans une description des cités suisses parue en 1618, un voyageur et diplomate français décrivait ainsi notre ville:

*Elle a du Français comme par voisinage
Les honnestes façons, les moeurs et le
langage,
Si bien que si Fribourg estait en beau
pays
Je le surnommerais l'Abbrégé de Paris.
Les Dames mesmement honnestes & civiles
Y font la révérence ainsi que dans nos
villes.
Et comme le parler du Suisse & du fran-
çais
Leur est familier, elles prennent le
choix
Au son du violon de suivre la cadence
Tanstot de l'Alleman, tanstot de nostre
France.*

N'est-ce pas là le portrait d'une ville aimable ?

G. Bourgarel

Un vécu fribourgeois: Une limite à l'enfermement!

par Jean-François Thilo

En flânant dans la Hochzitergasse, cette ruelle piétonne qui naît dans la Reichengasse, vous vous arrêtez chez le poète. François Aebischer vous accueille dans sa galerie, vous lui dites : je parle français. Il aura un petit sourire, malicieux ou narquois, au fond des pupilles. Il vous montrera son dernier poème, écrit bien sûr en singinois. Puis, très gentiment, il vous le traduira. Alors vous pensez que "Franz" écrit de belles choses sur Fribourg, sur la vie, sur vous aussi - mais vous murmurez: dommage, quand-même, d'employer la langue allemande; c'est si beau ! Il est probable que, cette fois, vous l'entendrez rire. Et vous causerez du droit des langues...

Dans le quartier de Gambach, où j'habitais, l'école allemande a ses pénates. Nous avions congé le jeudi, elle fermait le mercredi et le samedi. Quand nous jouions, et que les "autres" sortaient vers midi, il y eut parfois des bagarres. Ça commençait souvent par une provocation: un emballage jeté au milieu d'un jeu, un mot incompris mais qui nous semblait arrogant. La semaine suivante, c'est nous qui provoquons.

A Saint-Michel, avec ses deux sections, romande et alémanique, quel soulagement de constater que les germanophones étaient parqués dans un bâtiment séparé du nôtre ! En fait, nous ne nous sommes jamais demandés si "eux" ne nous voyaient pas aussi de la même manière... Mais nous avions le nombre. Il fallu bien pourtant qu'un jour, le rideau se déchire.

Cela arriva de trois façons: une théorique, une pratique, une dernière qui n'a plus rien à voir avec le bilinguisme actif.

La théorique est que l'Institut fribourgeois siégeait régulièrement chez nous. Cet institut s'attaquait à un monument de papier et d'encre: la Charte des langues. Sans y comprendre grand'chose, j'entendais parler de droit, de respect, de tolérance, surtout d'égalité. J'ai fini par savoir que ça concernait l'allemand. Ces belles phrases prononcées par un aéroplane d'ailleurs bilingue ne sont efficaces, on le découvre plus tard, que dans les salons, ou rangées dans un tiroir. Mais elles ne s'oublient pas.

La pratique s'est accomplie en Allemagne, étape inévitable des vacances gymnasiales. C'est bon pour le rendement scolaire, mais parfaitement nul dans les contacts quotidiens avec les "Totos". Poliment, ceux-ci répondent en français, pour reprendre aussitôt leur schwytzertütsch. Le Hochdeutsch rejoint la Charte dans son tiroir. Cette fois, le fossé se creuse par dépit: "S'ils ne veulent pas faire d'efforts..."

Mais, puisque j'habite à Fribourg, la force des choses m'a contraint à m'y intéresser. La tanière s'accommodant du voisin ne l'emporte pas sur la curiosité. Enfin, on glâne ci et là des jalons historiques, on lève le nez sur les façades, on visite le musée et on apprend les noms des artistes. On fréquente même l'Université, on y perd son latin et on se coule dans les soixante pour cent d'alémaniques. Soudain, il devient fascinant de découvrir que Fribourg, en fait, est une ville allemande... Le vertige cependant ne tarde pas. Toute une éducation littéraire tournée vers la France n'aurait été qu'un leurre ? Serions-nous, francophones, les enhavisseurs, les "Barbaren" ?



On rêve alors à cette Bourgondie encore proche et que l'on sent à Payerne, à la Provence qui frémit toujours dans le patois de la Gruyère, et l'on se dit que l'Académie déracine, et que le problème pourrait bien commencer ainsi: le jeu de la cohabitation est faussé. Nous sommes partis chercher des pierres de rempart en Ile de France, oubliant que la molasse est commune aux deux communautés linguistiques de Fribourg. Jadis, la Ville a su se contenter de ne travailler que le crêpi, et s'il était nécessaire de l'importer, personne ne le giclait sans l'adapter un peu. L'allemand et le français ont ainsi grandi côte à côte. Le décor romand et le décor germanique ont choisi de s'épauler. De là ce visage international de Fribourg, que craignent tant les puristes, ces fabricants de sectes. Fribourg est bilingue; or les hommes ne le sont pas. Mais cet entonnoir culturel a du bon: il évite la dégénérescence et la bouderie. Libre à chacun, ensuite, de parler la langue de son choix; il dira au moins les mêmes choses que son voisin.

Voilà pour le rêve.

Car depuis que les Fribourgeois ne changent plus de langue au gré des siècles ou des rancœurs, depuis que notre microclimat s'est ouvert à de nouvelles modes, est apparue l'idée de frontière des langues, sorte de mur entre Berlin et Paris. Barricade qu'un réflexe minoritaire des romands, entraînés dans le tourbillon revendicatif des Lausannois et des Genevois, érige au milieu de la chaussée. La clé, dans la serrure du tiroir, se tourne lentement. L'esprit de la Charte s'enferme dans une vitrine, inapte désormais à digérer et intégrer les machines que sont devenues les deux cultures dans leurs supports modernes.

Avant de vous "encoubler" parmi les barbelés, flânez une fois encore dans les vieilles rues. Vous vous arrêterez, un jour, à la Hochzitergasse...

Jean-François Thilo

En conclusion: Ouvrir les fenêtres!

Le repli sur soi, les réflexes frileux ne sont pas dans la vocation d'une ville qui, par son université, s'est ouverte sur le monde. Alors pourquoi taire les difficultés, craindre le dialogue et laisser tant de chances inexploitées, alors que Fribourg a la possibilité de jouer à fond la carte du bilinguisme ?

Grâce à sa position géographique, à son histoire, à sa haute école, Fribourg est la seule ville de Suisse à pouvoir remplir ce rôle de cité pont entre deux cultures.

Aussi ne nous perdons pas dans les mesquineries, les réticences et les vétilles: tout cela sent le renfermé. Ouvrons délibérément les fenêtres, élargissons nos horizons : c'était déjà le conseil que nous donnait Gonzague de Reynold lors de la fondation de Pro Fribourg.

Et c'est l'impulsion que peut nous donner la participation à cette grande bastringue patriotique et folklorique de l'exposition nationale CH 91 qui, heureusement n'est pas que cela : car elle peut être un lieu de réflexion sur le sens toujours renouvelé à donner à notre Confédération. Déjà, l'exposition précédente de Lausanne avait eu de ces temps forts. Nous, Fribourgeois, pouvons y contribuer. Une première rencontre à Soleure, dont nous donnons ci-après un compte-rendu, est venue, à point nommé, agiter les idées.

G.B.

Rencontres soleuroises

Quelques 80 représentants d'organisations privées et publiques et des médias se sont réunis les 22 et 23 août à Soleure. La Fondation Waldegg les avait invités au nom du Conseil d'Etat soleurois sur le thème "Rencontres - Begegnungen - Incontri - Inscunter", dans l'optique de la préparation de l'exposition CH 91.

La Suisse est une nation par volonté, n'ayant pas été formée autour d'une langue commune et sans être unie par une même origine ethnique. Du fait de sa diversité, le fonctionnement ardu de la démocratie directe demande des médiateurs et des constructeurs de ponts. De cette façon seulement, le débat peut déboucher sur un nécessaire compromis. C'est par ces considérations que le Conseiller fédéral Otto Stich ouvrit la rencontre. L'animateur de ces journées, le professeur André Bloch, se fixa d'emblée pour but de créer des possi-

bilités de contact entre les groupes présents, qui tous contribuent aux échanges culturels entre les régions linguistiques du pays. Les discussions amorcées devraient permettre à long terme "de doter les trains spéciaux d'un horaire commun".

Se trouvaient ainsi mis en contact aussi bien Pro Helvetia que le projet 21 du Fonds national sur la diversité culturelle et l'identité nationale de la Suisse, ou le projet du Canton du Jura d'un centre de rencontres à la façon de celui de Lenzbourg (Stapferhaus) ou de Soleure (Waldegg). Des organisations telles que la Fondation Oertli ou la Fondation pour la collaboration fédérale présentaient leurs riches programmes s'étendant des échanges de jeunes à l'Institut du Fédéralisme (à Fribourg!) et aux appuis à des publications (collection CH entre autres).

La diversité impose une médiation constante

La participation très large d'organisations et de représentants officiels a été un élément très positif. Bien que le temps ait été trop restreint au sein des commissions pour approfondir le sujet, des points de convergence apparurent. Et à la fin, chacun savait "qui est qui", un résultat appréciable pour la suite des événements.

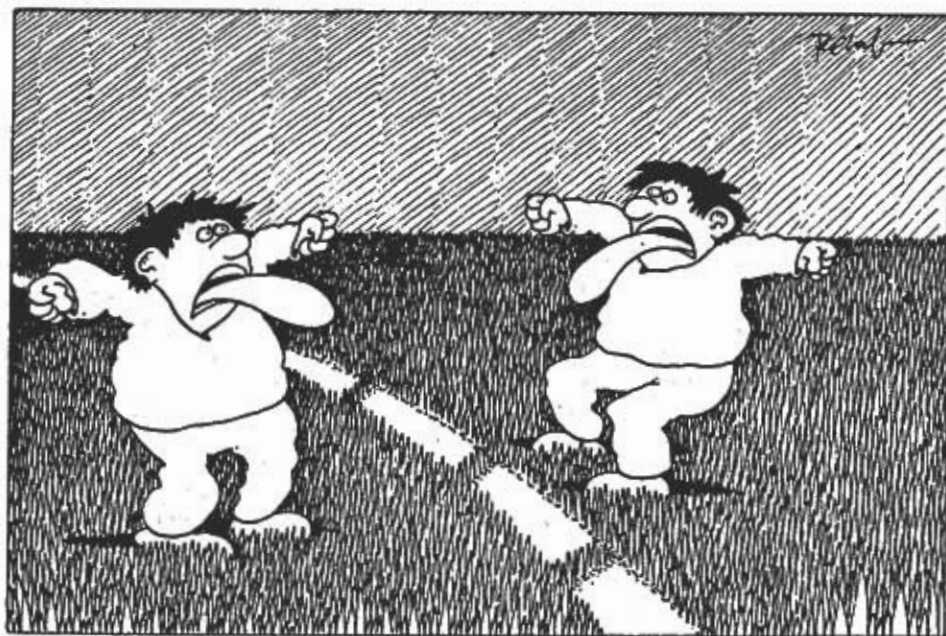
Quelle Suisse fêtera-t'on en 1991 ?

Comme un ange égaré, le thème CH 91 planait au-dessus de l'assistance. Et embarrassait plus d'un participant. Madame Anita Nebel-Schurch, à qui incombaient la difficile synthèse des débats, fit la réflexion que, depuis la deuxième guerre mondiale, l'image de la Suisse n'a guère été renouvelée, bien qu'elle soit toujours aussi nécessaire pour réunir dans la diversité, particulièrement dans l'optique de la vie moderne toujours plus complexe.

Lors de cette réunion au sommet des organisations établies, on ne vit que peu de femmes (20 % au plus) et encore moins de jeunes. De façon générale, ceux et celles qui ne représentent pas les minorités choyées et reconnues. C'est d'autant plus regrettable que, selon le professeur Iso Camartin de Zurich, les changements de la société ne se développent pas en son coeur, mais à sa périphérie, pour ne pas dire en marge. Au sein de minorités nouvelles dont les valeurs ne sont pas communément admises et qui ne disposent pas des moyens de se faire entendre.

La rencontre se termina par un appel à tous les médiateurs présents, de répandre l'habitude des rencontres et du dialogue de manière à renforcer la foi dans l'identité collective de notre pays.

Maya Loeliger



Assurément, il y a mieux à faire ...

En bref

A quand le plan d'aménagement?

Épisodiquement, depuis des années, on annonce sa publication prochaine. On nous promettait sa mise à l'enquête pour l'automne, un automne déjà bien chargé politiquement...

On ne semble pas trop pressé d'affronter l'opinion. Car la mise à l'enquête du dossier de légalisation, comprenant le plan de zones et le règlement, offre la possibilité aux citoyens de présenter des observations et, surtout, de faire opposition.

Or, certaines formes d'urbanisation se heurtent de plus en plus à des résistances (voir dernièrement, à la rue Fries ou à Bourguillon...). Et ce sera alors ou jamais l'occasion de les manifester par la voie légale !

Car ce plan est-il encore crédible ?

À l'heure actuelle, le Conseil Communal est censé fonder ses décisions en matière d'urbanisme sur les plans directeurs et le concept d'aménagement.

Mais la réalité est tout autre...

Depuis des années, la pratique est bien différente des principes affichés. Les exemples s'accumulent qui démontrent que l'autorité communale ne maîtrise pas la situation, ne s'en donne pas les moyens et, finalement, n'en a pas la volonté.

Deux projets non inclus dans le plan d'aménagement illustrent ce laisser-aller camouflé en feu vert : Le parking des Alpes et le passage souterrain de la Placette. L'un comme l'autre n'étaient nullement prévus par les aménagistes et c'est après coup, qu'on décrète qu'ils sont conformes au plan. Le résultat prend forme :

Alors qu'on nous promettait le chantier du parking des Alpes pour cette année, c'est celui de la Placette qu'on nous glisse entre les pattes, pardon, entre les roues. On se demande un peu ce qui se passerait si les deux chantiers se faisaient en même temps...

Prendre des libertés avec le plan est une chose, mais entraver son application future en est une autre.

Déjà, le passage Placette et le parking des Alpes sont des empiètements sur le domaine public difficilement réversibles. Mais que dire quand on donne un permis de construire pour un immeuble en plein sur l'une des variantes de raccordement au pont de la Poya : sur l'emplacement encore disponible entre Ste-Thérèse et l'Avenue Weck-Reynold, pour un gros immeuble en mitoyenneté avec la bouche-rie Ayer...

D'un côté, on brade le domaine public et, de l'autre, on omet de réserver du terrain à fin d'intérêt général.

À quoi sert le plan d'aménagement ?

POT DE FER CONTRE POT DE TERRE

Les grandes surfaces ont la vie belle. On dit oui et amen à leurs projets. Mais on mène la vie dure aux autres. C'est ainsi qu'une petite laiterie de l'Auge vient de fermer ses portes. Elle rendait bien service aux habitants, mais elle marchait à l'ancienne, sans caisse enregistreuse.

Péché mortel aux yeux des impôts : découragée, la propriétaire a fermé boutique (et ce n'est pas un fonctionnaire qui la remplacera...).

LE COMBAT DES VORACES ET DES CORIACES

Ce "Panier de Crabes" nous est offert par ce "Parti des Champions" qui donne ainsi à de vieux routiers cramponnés à leurs sièges l'occasion de s'affronter à de nouveaux venus pleins de fringale. C'est tentant de faire entrer au Conseil d'Etat une femme ou encore un administrateur ayant fait ses preuves... surtout si on envoie par la même occasion à la retraite un magistrat tour à tour comiquement et sinistrement gaffeur (d'un M. à la Reine d'Angleterre à l'Affaire de la Police des étrangers...).

Nos publications de fin d'année

Le succès de notre cahier sur la Cathédrale nous a permis une réédition française et une édition en langue allemande, réalisée grâce à l'appui des Freiburger Nachrichten et des associations alémaniques amies (bilinguisme oblige !). Des exemplaires peuvent nous être commandés directement.

Sur cette lancée, nous préparons cette année un cahier spécial sur Fribourg Ville-pont, pour lequel nous avons réuni une belle documentation. Ce sera notre cahier de Noël en deux éditions française et alémanique. Le prix de vente sera de 8 Frs, avec un prix de souscription pour des exemplaires hors abonnement de 5 Frs.

Cette suggestion de cadeau de fin d'année s'applique aussi au reprint qui sortira début novembre à l'occasion du 1er "Salon du livre fribourgeois" organisé par la Bibliothèque cantonale et le Groupement des libraires et éditeurs. Ce huitième tome de notre collection des "introuvables fribourgeois" reproduit à l'identique les "Etrennes fribourgeoises pour l'an de grâce 1808" de L.-J. de Lalive d'Epinaï. Cet ouvrage de 200 p. contient une série très précieuse de costumes fribourgeois et d'intéressantes notices d'histoire. (voir ci-contre).

Le tirage en est limité à 500 exemplaires numérotés et son prix de souscription est fixé à 36 Frs.

Dans la même collection, sont encore disponibles :

Tome VII "Etrennes fribourgeoises de 1809" à 38 Frs.

Tome V et VI "Explication du plan de Fribourg, 1827" du Père Girard, 34 Frs

Vous pouvez déjà souscrire vos exemplaires qui seront livrés dès parution au début novembre.



SALON DU LIVRE FRIBOURGEOIS

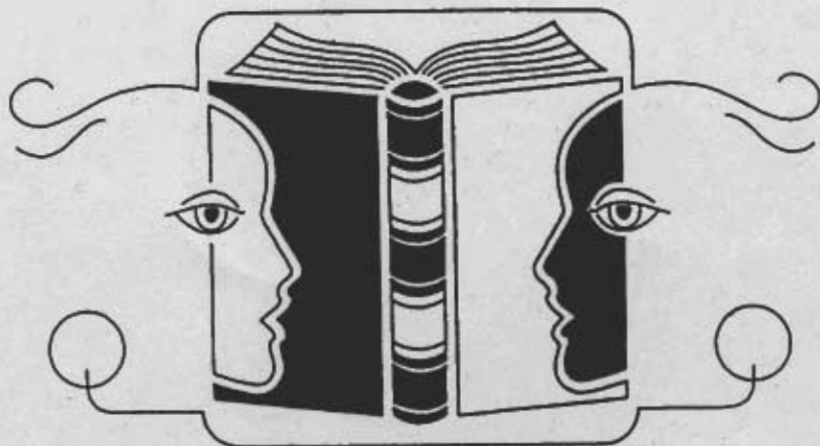
27 novembre au 13 décembre 1986

Heures d'ouverture :

Lundi	10 — 22 h.
Mardi - vendredi	8 — 22 h.
Samedi	8 — 16 h.

Entrée libre

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE
FRIBOURG



FREIBURG

KANTONS- UND UNIVERSITÄTSBIBLIOTHEK

27. November - 13. Dezember 1986

Öffnungszeit :

Montag	10 — 22 Uhr
Dienstag bis Freitag	8 — 22 Uhr
Samstag	8 — 16 Uhr

Eintritt frei

FREIBURGER
BÜCHER - SALON

FRIBOURG



Halte / Halt!

Danger d'enlèvement
Entrée interdite

Achtung Sumpfbzone
Durchgang verboten

Ville de Fribourg
Direction de l'Edilité

**Frontière des langues
ou bilinguisme?**